

ment présidé par Osiris son rédempteur ; enfin partout s'affirme la certitude de voir Dieu et de jouir pendant des siècles sans fin du bonheur de contempler le rayonnement de sa face.

C'est bien là, il me semble, tout l'exposé de la profession de foi du patriarche sémite. L'étude plus intime de chacun de ces points nous montrera que ces analogies se poursuivent jusque dans les moindres détails.

Nous ramènerons cet examen à quelques chefs principaux ; l'intervention du vengeur, le jugement et ses conséquences, la résurrection de la chair.

Recherchons d'abord les enseignements de la théologie égyptienne sur Dieu et le rédempteur.

### CHAPITRE III.

#### DIEU DANS LA THÉOLOGIE ÉGYPTIENNE.

Qui nomine appellativo Deum, in  
omni lingua in qua quis enutritus est  
nominat, non peccabit.

ORIGEN. *Cont. Celsum.*

Si rien n'est plus simple à l'origine que la théologie égyptienne, rien ne devient plus confus et plus inextricable, à mesure que se développent, sur les anciens dogmes, les commentaires des écoles et les superfétations mythologiques de chaque temple.

Les noms divins si variés et si nombreux, les formes bizarres et les symboles quelquefois ridicules, à nos yeux du moins, que revêt une idée ou un mythe, à travers chaque nouvelle transformation, les statues étranges d'un Horus à tête d'épervier, d'un Thoth à tête d'ibis, les attributs presque analogues que les hymnes donnent aux uns et aux autres font du Panthéon égyptien comme une forêt mystérieuse, hantée par des apparitions fantastiques dont l'imagination s'épouvante. Après un premier regard jeté dans ce monde singulier, on se retire sous l'impression pénible et confuse que laisse un cauchemar ou la visite de ces collec-

tions paléontologiques, où passent rapidement sous nos yeux les formes bizarres et monstrueuses des animaux fossiles qui furent comme les ébauches inachevées des premières créations. On se sent rempli de pitié pour le peuple qui vécut au milieu de ces images et fut dominé par de telles chimères.

C'est l'impression que nous avons tous éprouvée, en traversant ces longues galeries où se dressent immobiles et muets les dieux de la vieille Egypte. Ils vous regardent et semblent distraits ; ils font un pas vers vous pour fixer votre attention et provoquer votre curiosité, mais demeurent silencieux et impénétrables. C'est bien ce peuple de granit et de porphyre, d'or et d'argent, dont Israël chantait : *Os habent et non loquentur : oculos habent et non videbunt : manus habent et non palpabunt : pedes habent et non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo*. Et nous aussi volontiers nous dirions avec la nation affranchie : *Similes illis fiant qui faciunt ea : et omnes qui confidunt in eis*. On se demande, en effet, ce qu'il peut y avoir de vrai et de juste derrière ces formes, au milieu de ces fantômes (1).

(1) Ce fut sous cette impression que notre illustre maître, M. de Rougé, avait entrepris l'étude de la théologie égyptienne. « Je n'ai cependant abordé, après dix ans d'étude, qu'avec un vif sentiment d'anxiété les monuments religieux. Le labeur serait-il récompensé? N'y avait-il qu'un grossier fétichisme ou des jeux d'imagination en délire sous toutes ces figures bizarres? Recouvreraient-elles au contraire un fond respectable, et quelques rayons

Et cependant cette histoire et cette civilisation de la vieille Égypte restent une des phases les plus longues et les plus brillantes de l'histoire humaine : ceux qui les ont étudiées savent quel déploiement de haute intelligence et de grandeur morale ils y ont rencontré, sous ces dehors qui nous étonnent et nous choquent.

Nous sommes là en face d'un des problèmes les plus curieux de la marche de l'esprit humain ; mais peut-être ce problème, comme les autres, n'est-il pas sans solution.

Il faut le dire tout de suite : la vie intellectuelle de nos civilisations modernes, toutes pénétrées d'une raison abstraite et savamment élaborée par le travail de générations nombreuses, nous fait juger d'une manière téméraire et irréfléchie les humbles efforts et les entreprises souvent avortées de l'homme à ses premiers débuts. Cependant le sage n'a pas le droit de sourire ou de s'étonner devant l'enfant qui cherche à prononcer le nom de son père, en le défigurant : lui-même, il a passé par là et a connu ces échecs. L'artiste qui décore, à Sèvres, une porcelaine élégante, doit encore con-

divins étaient-ils cachés sous ces voiles épais? Les Grecs me donnaient bien quelque espoir : Thalès était un disciple des prêtres d'Héliopolis. Je savais que Platon était venu s'instruire de leurs doctrines et qu'il introduisait un vieillard égyptien lorsqu'il voulait parler de la tradition sacrée appliquée aux choses divines. »

(M. E. DE ROUGÉ. Conférence sur la religion des anciens Egyptiens.)

sidérer sans mépris les vases grossiers, séchés au soleil, que nos pères, contemporains de l'ursus speleus, fabriquaient au fond de leurs cavernes, après une chasse au redoutable carnassier qui a disparu de notre faune. Nos progrès n'ont été préparés de loin que par ces humbles efforts.

Or ce qui est vrai de l'industrie et de l'art est certainement plus vrai encore des sciences et de la philosophie.

Pour juger ces phases lointaines de l'histoire primitive, il faut nous reporter aux jours mêmes de l'enfance, alors que l'imagination s'agite sans discipline, que la raison manque de fermeté et de mesure, que l'ingénieur et le naïf ont un charme invincible, que tout l'ordre abstrait et logique est encore vague et couvert des brumes matinales. On l'a dit avec raison : les peuples primitifs eurent des idées, des connaissances, des préjugés ou des sentiments que l'esprit moderne, dérouté par l'immense acquis de la civilisation, n'est plus apte à concevoir. Nous devons donc nous tenir sur nos gardes. Ajouterai-je que, même après nous être ainsi préparés à l'étude de ces vieilles civilisations, nous aurons encore quelque peine à comprendre les hasards et les excentricités du symbolisme audacieux et puéril des premiers théologiens ? Surtout il reste difficile d'apprécier à leur juste valeur les obstacles que rencontraient, dans la vivacité de leurs impressions, l'agilité de leur pensée, les

ardeurs indisciplinées de leur imagination naïve, ces enfants aux cheveux blanchis par l'âge, qui tentaient d'aborder le monde de l'abstraction et la sphère des esprits, n'ayant d'autres ressources, pour rendre leurs intuitions et commenter les enseignements de leurs aïeux, que des symboles matériels et des formes grossières. Le long et ardent travail de la pensée n'avait pas encore purifié de sa flamme cette épaisse enveloppe du langage, qui semblait sortir des impressions matérielles des sens, comme un lourd minerai du fond de la carrière.

Ne tenant pas assez compte de ces difficultés, notre critique exigeante ne sait plus retrouver et n'accepte qu'avec réserve ou méfiance les liens qui unissaient les concepts théologiques de nos devanciers avec ce symbolisme matériel et obscur. Leur esprit plus accommodant, plus ingénieux, plus primesautier, se contentait du fil le plus délicat et le plus fin pour unir ces deux ordres : il franchissait, si j'ose ainsi dire, l'abîme qui les sépare sur la plus fragile des passerelles. Ces imprudences nous alarment : cette ingénuité déconsidère à nos yeux la sagesse de ces hommes qui n'hésitaient pas un instant, par exemple, de donner au dieu de l'intelligence et de la sagesse la tête d'un ibis, parce que leurs noms avaient peut-être les mêmes lettres, la même assonance ; qui représentaient sans scrupule Dieu se renouvelant sans cesse en son éternité par un

scarabée sortant du limon, parce que l'origine de ce coléoptère était un mystère aussi impénétrable pour ces naturalistes peu avancés que la naissance de Dieu lui-même (1). Ces liens bien fragiles suffisaient à leur esprit facile et ingénieux : ils n'en cherchaient point d'autre. Tout cela peut nous paraître étrange, peut nous choquer aujourd'hui ; mais tels sont les faits. L'intelligence humaine a passé par ces sentiers : notre tâche est d'expliquer ses péripéties et de rendre compte de sa marche. Si nous avons le droit d'être étonnés et attristés peut-être de procédés si naïfs, si puérils, nous avons aussi le devoir de ne les juger qu'à bon

(1) Les anciens n'étaient pas aussi difficiles que nous pour le choix de leurs symboles. Saint Augustin lui-même a dit quelque part : *Bonus ille scarabæus meus, non ea tantum de causa quod unigenitus, quod ipsemet sui auctor, mortalium speciem induerit, sed quod in hac fœce nostra sese volutaverit et ex hac ipsa nasci voluerit.* Dans quelques hymnes de la primitive Eglise, le scarabée apparaît comme le symbole du Christ. Clément d'Alexandrie et saint Ambroise y font quelquefois allusion. Il faut encore citer ici ces paroles de Porphyre : *Jam vero scarabæum, dit-il, stultus forte quispiam detestetur, ut pote divinis in rebus hospes ac peregrinus : at hunc Ægyptii quasi vivam ac spirantem solis imaginem venerari solent. Nam et scarabæus omnis mas est et semen in paludem immissum, ac sphæricam in figuram conformatum postremis pedibus in adversam partem convolvit, solis in cælo motum æmulatus.*

EUSEBE, *Præp. Evang.* lib. III, c. 4.

Philon nous a laissé, dans une formule d'une admirable précision, la loi de cette longue histoire du symbolisme primitif : *Aliam ullam rem incorpoream cogitare possumus, nisi occasione sumpta a corporibus.*

(*De Somniis*, p. 593. Paris, 1740.)

escient ; disons encore que l'indulgence sied bien à ceux qui ont profité de ces longs efforts et qui doivent leur supériorité à un travail qui provoquerait leur sourire.

A ce point de vue tout nouveau, l'histoire de l'esprit humain, de ses essais heureux ou avortés, de ses évolutions échevelées et boîteuses, de ses progrès ralentis par les imprudences et l'audace d'une langue indisciplinée, reste encore à faire et réserve à nos appréciations hâtives et à nos théories préconçues bien des déceptions et des surprises.

Malheureusement il serait trop long d'exposer ici l'état intellectuel et psychologique de ces âges lointains, de rétablir, sous nos yeux étonnés, l'aspect de la vie intellectuelle et la physionomie du langage de ces peuples ; mais il fallait du moins éveiller l'attention sur cette phase inexplorée de notre histoire, pour conjurer des appréciations injustes et des jugements faux, tandis que nous retrouverons à travers ce monde à peine connu, à côté des plus sublimes conceptions, les plus humiliantes défaillances.

Les Égyptiens avaient de Dieu une idée très-haute. Malgré les médisances, je n'ose dire les calomnies de nos auteurs classiques, justifiées d'ailleurs par les formes étranges et les pratiques ridicules qui, au cours des âges, pénétrèrent dans le culte et modifièrent la doctrine, il faut recon-

naître, devant le témoignage de textes indiscutables, qu'il était resté, au fond des sanctuaires et dans les écoles théologiques, un enseignement digne d'un grand peuple et de la plus brillante civilisation de la haute antiquité.

Dès son origine et presque jusqu'aux derniers jours de son histoire, l'Égypte a cru à un Dieu unique, personnel, incréé, tout-puissant, auteur du monde et veillant sans cesse sur ses destinées (1).

Malgré les dieux sans nombre qui habitent les temples et les statues de toutes formes qui peuplent les sanctuaires, malgré les noms divins si variés inscrits sur les portiques, l'Égyptien savait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, d'où tout est sorti, autour duquel tout gravite. Et comme s'il eût soupçonné les justes incertitudes et le trouble bien légitime

---

(1) Au sommet du panthéon égyptien, plane un Dieu unique, immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence : il est le créateur du ciel et de la terre; il a fait tout ce qui existe, et rien n'a été fait sans lui.

M. MARIETTE. *Notice des princip. monum.*, p. 20.

Le Dieu des Égyptiens était un être unique, parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines, incompréhensible à ce point qu'on ne peut dire en quoi il est incompréhensible. « Il est le un unique, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré; le père des pères, la mère des mères. » Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'aucun monde puisse donner même une faible idée de son immensité : on le sent partout et on ne le saisit nulle part.

G. MASPERO, *Histoire ancien.*, ch. I, p. 27.

que causeraient un jour dans nos esprits le bataillon des statues divines, les litanies des noms attribués à ses dieux, il a pris un soin infini à nous renseigner sur ce point, et s'est ingénié de mille manières pour trouver les formules les plus décisives, afin de ramener nos esprits déroutés et redresser nos jugements que nous avions crus sages et qui n'étaient que téméraires.

Mais comment concilier alors ce polythéisme exubérant et ce monothéisme rigide ? Le voici. L'Égyptien attribuait à Dieu des noms divers et des formes variées, selon les aspects qu'il voulait mettre en lumière. Mais, sous chacun de ces noms, derrière chacune de ces formes, Dieu restait toujours le même avec sa toute puissance et sa grandeur inaliénables. Comme éternel, antérieur à tous les êtres, il avait un nom ; comme créateur et organisateur des mondes, il en avait un autre ; comme providence, qui chaque jour veille sur son œuvre, la conserve et la vivifie, il avait encore un nom ; enfin comme juge et rédempteur des âmes, il s'appelait Osiris. Dans chaque temple, dans chaque sanctuaire, le Dieu unique de toute la contrée, vivant en une triade qui, sans diviser sa substance, exprimait les phases de sa vie intime, était adoré sous une forme et un nom particuliers : il avait un culte spécial, des rites, des chants, des cérémonies inconnues dans les temples voisins. Mais les inscriptions et les hymnes rappe-

laient sans cesse que chaque temple et chaque culte étaient consacrés au Dieu unique, auquel appartiennent tous les temples et s'adressent toutes les prières (1).

L'Égyptien savait comme nous que l'être divin, immuable et inaccessible dans son essence, est un insondable mystère et ne peut avoir de nom. *Son nom est mystérieux comme sa naissance*, disent les textes. Considéré à ce point de vue, il s'appelle *le Caché, Ammon*, dont l'image est enveloppée d'un voile impénétrable. Mais l'Égyptien savait aussi que Dieu n'est point toujours resté dans cet abîme qui l'entoure. En créant le monde, il est sorti, pour ainsi dire, de la retraite profonde où le regard ne peut pénétrer, où la pensée ne peut atteindre. « S'il était apparent, il ne serait pas, dit « Hermès trismégiste; toute apparence est créée, « puisqu'elle a été manifestée; mais l'invisible est « toujours, sans avoir besoin de manifestation. Il

(1) Pour expliquer l'origine de ces formes innombrables que prend le Dieu unique et ses noms qui forment de longues litanies, il faut tenir compte encore d'un fait historique qui exerça une influence considérable sur l'ancienne religion de l'Égypte. « L'Égypte tout entière que Ménès réunit sous son sceptre, dit M. de Rougé, était divisée en nomes ayant chacun une ville capitale; chacune de ces régions avait son dieu principal désigné par un nom spécial; mais c'est toujours la même doctrine qui revient sous des noms différents. Une idée y domine : celle d'un Dieu un et primordial; c'est toujours et partout une *substance qui existe par elle-même* et un Dieu inaccessible. »

(Conférence sur la religion des anciens Égyptiens.)

« est toujours et rend toutes choses visibles. « Invisible, parce qu'il est éternel; il fait tout « apparaître, sans se montrer. Incréé, il manifeste « toutes choses dans l'apparence; l'apparence « n'appartient qu'aux choses engendrées; elle n'est « pas autre chose que la naissance. Celui qui seul « est incréé est donc par cela même irrévélé et « invisible, mais, en manifestant toutes choses, il « se révèle en elles et par elles, à ceux surtout « auxquels il veut se révéler (1). »

Dans l'œuvre de la création, Dieu s'est donc révélé par ses actes; il s'est manifesté par sa sagesse, sa puissance, sa bonté; sans cesse il se montre dans l'action qui conserve et vivifie l'univers. Or chacun de ces actes, chacune de ces manifestations de Dieu au milieu du monde, présente à l'esprit comme des côtés accessibles, par lesquels il peut saisir l'insaisissable, voir l'invisible (2), donner des noms à celui qui n'a pas de nom (3) : *son nom est un mys-*

(1) *Hermès trismégiste*, liv. I, ch. v, du Dieu invisible et très-apparent. Traduct. Ménard, p. 36.

(2) Qui est plus apparent que Dieu? S'il a tout créé, c'est pour que tu puisses le voir à travers toutes choses. C'est là le bien de Dieu, c'est là sa vertu d'apparaître dans tout. Rien n'est invisible même parmi les incorporels. L'intelligence se voit dans la pensée, Dieu dans la création. *Hermès*, liv. I, ch. xi, p. 20

(3) L'Égypte, dit M. Mariette, a considéré le monde, sa formation, les principes qui le gouvernent, l'homme et sa destinée sur la terre comme un drame immense. L'être par excellence en est l'unique acteur. Tout vient de lui et tout retourne à lui. Il a par-

tère (1); donner des formes à celui qui n'a pas de forme : *n'est pas connue son image*. Mais chacun de ces noms, chacune de ces formes appartiennent au même Dieu; c'est toujours le même être invisible, celui qui est impénétrable et demeure à jamais caché. (2) Ayant toutes les puis-

---

tout des agents qui sont ses propres attributs personnifiés, et qui deviennent autant de dieux sous des formes visibles, dieux inférieurs limités dans leur rôle, quoique participant à toutes ses propriétés caractéristiques.... En somme, un Dieu invisible escorté de ses puissances divinisées, tel était pour le prêtre, nourri dans le sanctuaire, le suprême mystère caché dans les profondeurs de la religion égyptienne. Sous ce rapport, deux chapitres de Jamblique doivent rester classiques : « Le dieu égyptien, quand il est considéré comme cette force cachée qui amène les choses à la lumière, s'appelle Ammon, quand il est l'esprit intelligent qui résume toutes les intelligences, il est Emeth; quand il est celui qui accomplit toutes choses avec art et vérité, il s'appelle Ptah; et enfin quand il est le dieu bon et bienfaisant, on le nomme Osiris. »

A. MARIETTE. *Notice des principaux monuments du musée de Boulaq*. p. 21, 22, 23.

(1) *Nam et alibi considerans an sit aliquod Entis nomen, satis didici nullum esse proprium; et quodcumque dicatur, dici abusive.*

PHILO. *De somniis*. Par. 1740, p. 599.

Ὁνοματὸς γὰρ ὁ θεὸς ὃ δέεται, *attamen humano generi suum nomen elargitus est, ut habentes refugium ad preces et supplicationes a spe bona non excluderentur*. PHILO. *De Abraha*. Par. 1740, p. 357.

(2) Tu voudrais que Dieu fût multiplié! n'est-ce donc pas lui qui agit de plusieurs manières? Quoi d'étonnant que Dieu fasse la vie, l'âme, l'immortalité, le changement, quand toi-même tu fais tant d'actions différentes?

*Hermès trismégiste*, liv. I, ch. XI, p. 75.

Le monde a toutes les formes; elles ne sont pas hors de lui, il se transforme en elles. Mais si le monde a toutes les formes, que

sances et toutes les grandeurs, ses noms et ses formes sont sans nombre. Les textes l'appellent expressément : *nombreux de noms, multitude par les noms*.

Résumant en quelques mots cette admirable et profonde doctrine, mais inclinant toujours vers le panthéisme, Hermès dit de Dieu : « Père de toutes choses, il est l'*unique*, et sa fonction propre est d'être père. Il a tous les noms (1), car il est le père

---

sera son créateur? Il ne peut être sans forme, et si lui-même les a toutes, il sera semblable au monde. S'il a une seule forme, il sera en cela inférieur au monde. Que dirons-nous de lui, pour ne rien dire d'imparfait? car on ne peut rien penser d'incomplet sur Dieu. Il a une seule forme, qui lui est propre, qui ne se montre pas aux yeux du corps. Et ne t'étonne pas qu'il y ait une forme incorporelle. Il en est ainsi de la forme d'un discours...

*Hermès*, liv. I, ch. XI, p. 77

(1) Le véritable nom de Dieu semble avoir été, pour les Egyptiens comme pour les Hébreux, le plus grand des mystères. Peut-être ne devait-il pas être écrit; en tous cas le papyrus Harris défend de le prononcer. « Moi, je suis celui qui éprouve les guerriers, celui dont le nom n'est point connu. Il faut taire son nom sur la rive du fleuve; si on le prononçait, il consumerait. Il faut taire son nom sur la terre; si on le prononçait, il ferait jaillir des étincelles. »

(Traduction de M. Chabas, p. 145.)

C'est ainsi que les Hébreux ne disaient jamais le nom de Jéhovah. Au cours de leur lecture, ils le remplaçaient toujours par un des autres noms divins. Aucune bouche humaine ne devait prononcer le tétragramme sacré. Sa véritable prononciation est encore aujourd'hui un mystère.

*Quod si quis, non dico blasphemaverit hominum deorumque Dominum, sed ausus fuerit vel nomen ejus intempestive promere noxam luat capite*. PHILO. *De Vita Mosis*.

Le mot *intempestive* fait allusion au droit qu'avait le grand-prêtre de prononcer le nom sacré, quand il pénétrait devant le trône du saint des saints.